

Bistouri, mots et contrepoint

Marie José Thériault

Volume 23, numéro 3 (135), mai-juin 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, M. J. (1981). Bistouri, mots et contrepoint. *Liberté*, 23(3), 65-69.

chroniques

Lire en traduction

MARIE JOSÉ THÉRIAULT

Bistouri, mots et contrepoint*

ELLE : – Un bel homme, d'une taille supérieure à la moyenne, avec un visage allongé et des pommettes assez saillantes. Ni trop gros ni trop mince, un nez aquilin, les yeux clairs et le teint coloré . . .

LUI : – Vous voulez dire William Carlos Williams, médecin de Rutherford, New Jersey, au volant de sa Ford bringuebalante qu'il lance à l'assaut des collines de Nouvelle-Angleterre, des détours du *Grand roman américain* . . .

ELLE : – . . . et des plaies et bosses d'une Amérique désanimée, mesquine, réduite à une petitesse pittoresque ? Non. Certes, celui-ci est aussi voluptueux que celui-là, mais son œil mordant, en forme de trocart, dont il use pour retirer de ses racines le mythe qui s'y loge et le dégraisser, il le dissimule derrière les traits assez quelconques d'un latiniste provincial ou d'un guichetier de banque. Non . . . Je parle, ne vous en déplaise, de Colomb le Ligure qui découvrit le Nouveau-Monde, dans la description

* À propos de *Au grain d'Amérique*, suivi de *le Grand roman américain*, William Carlos Williams, traduit de l'américain et préfacé par Jacques Darras, collection « Les derniers mots », Paris, Christian Bourgois, 1980, 376 p.

qu'en fit l'un de ses fils, Ferdinand. S'il ne désirait acquérir honneur et richesses par ses voyages, le destin — par ailleurs impertinent — respecta sa noblesse : on attendit qu'il fût bien mort pour le couvrir de louanges ; on ne lui éleva pratiquement pas de statue de son vivant ni ne peignit aucun portrait de lui d'après nature. Mais il dut, vers la fin de sa vie, afficher le regard de plus en plus triste et désespéré de celui que n'anime plus un bouillant optimisme, car : « Héroïquement mais pitoyablement, il s'efforça de s'attacher ce monde énorme qui le broya bientôt sous de multiples et imperceptibles déguisements. Avec son sourire archaïque, l'Amérique fit de Colomb sa première victime. »

LUI : — Il y en eut d'autres ?

ELLE : — « (Ils) enfourchèrent la nature géante et, pénétrant ses moiteurs, s'arrogèrent une tête d'épingle de sa puissance massive pour la retourner contre un autre de leur propre espèce et provoquer son malheur (...) »

LUI : — Cette manie de la citation ...

ELLE : — Williams lui-même en manifeste un goût excessif — avec plus d'art que moi, je vous le concède ... Qu'il traduise la saga d'Erik Thorvaldsson Raudi, dit Eric le Rouge, hors-la-loi, impie et scélérat qui prendra « son bien par force pure » ; qu'il transcrive le journal de bord de Colomb, aux passages parfois enchanteurs, parfois moroses et monotones, ou la prétendue autobiographie de Daniel Boone, écrite sous la dictée de ce dernier par John Filson ; qu'il recopie de A à Z une lettre de John Paul Jones à Benjamin Franklin, relatant le combat de son navire, le *Bon Homme Richard*, contre le *Sérapis*, Williams, vous le noterez, laisse sa marque entre les mots des autres, des traces de bistouri et comme l'écho d'une seconde voix. Car ces hommes-là et les autres, Raleigh, Washington, Montezuma, De Soto, Champlain — cet homme « délicieux entre tous » — le père Sébastien Rasle, les Pèlerins du *Mayflower* et j'en passe, ces hommes, dis-je, Williams *est eux* et ils *sont Williams*, comme ils sont l'Amérique tout entière puisqu'ils l'ont forgée, bien et mal, par leurs actions ...

LUI : — Bien *et* mal ?

ELLE : — Le continent était « trop puissant pour les hommes » qui n'ont pas su bâtir sans résister à sa nature sauvage, mutilant et « puritanisant » (passez-moi le néologisme) le Nouveau-Monde. À cet égard, les Pèlerins du *Mayflower* se révèlent petits et

bornés, des êtres dont le zèle religieux a produit une race stérile. On le sait, trop de morale et une soumission naïve aux volontés divines font baller l'homme comme une épave à la dérive. Williams dit : « Les souffrances physiques furent plus un soulagement qu'autre chose, divertissement qui les tint charitablement aveuglés. » Ames mortes, étouffées par la crainte, la hantise même, du Jugement, désorientées devant l'ampleur terrifiante de l'Amérique, les Pèlerins se laissent purger par les rigueurs de leur existence. Satisfaits de survivre, ils cultiveront leur ignorance et soigneront leurs limites jusqu'à la bêtise, jusqu'à l'égarement qui fera de ce Peuple de Dieu le Grand Inquisiteur de Salem.

LUI : – Vous allez loin !

ELLE : – Que non ! Williams démantèle la légende, il refait l'histoire, il la refond et la lave de ses mensonges. L'Amérique qu'il exhume était enfouie sous le puritanisme en même temps que sous la brutalité et la perversion qui sont des conséquences inévitables de l'étroitesse d'esprit. S'il châtie les Pèlerins, et d'autres avec eux, c'est l'erreur initiale qu'il dénonce, erreur répétée de fois en fois : la volonté et la vanité de conquête auxquelles on sacrifie la connaissance et le partage. Regarder l'Amérique par le petit bout de la lorgnette, y chercher désespérément un substitut à l'Angleterre, voilà pourtant une ânerie à laquelle ne succombe pas Daniel Boone, un passionné fuyant la logique, capable de se donner à son désir jusqu'à l'extase. Sans cette passion l'Amérique ne pouvait avoir de sens pour ses Pères fondateurs, et « Le génie de Boone consista à savoir reconnaître que la difficulté n'était ni matérielle ni politique mais tout simplement morale et esthétique. (...) Il ne s'agissait pas pour lui de devenir Indien (...) mais au contraire d'être soi-même, indienne, dans un nouveau monde. » L'Amérique ne compte pas beaucoup de Boone. Pas le plaisir mais le devoir. La conquête sans contact. On fait l'amour vêtu d'une chemise à trou. Prenez Ben Franklin, par exemple, en qui Williams voit un être timoré qui se retranche dans une forteresse, opposant à « l'étreinte généreuse du Nouveau-Monde », l'économie... Que Franklin ait été le citoyen le plus actif de toute l'Amérique, voulant toucher à tout, amène Williams à conclure que « vouloir toucher à tout, ne pas aimer que les choses demeurent pures, distantes, est toujours le signe d'une forme de timidité, de crainte. »

LUI : — Vous me semblez contredire ce que vous avanciez plus haut. Faut-il tenir à distance ou embrasser ?

ELLE : — Franklin était un pur produit de l'Amérique : fort, énergique, à l'image de son pays immense et puissant. Mais parce qu'il ne comprenait pas l'Amérique, il voulut endiguer sa grandeur, la manier, la manipuler, non pas avec amour mais avec une suffisance née de la peur. Toucher, mais comme un maître. Actif, certes, mais d'une « énergie qui ne rencontre jamais la substance vive. » L'homme se neutralise lui-même. Avec pareille mentalité, toute l'Amérique se neutralise . . . Comme chez les Pèlerins, l'esprit l'emporte sur la chair, le raisonnement sur la passion. Comment un tel pays peut-il ensuite avoir de vraies femmes, épanouies, authentiques ? Williams dit qu'il n'y a pas de femmes en Amérique ; que des pionnières. Et pas de poètes non plus, car sans femmes, pas de poètes, n'est-ce pas ?

LUI : — Vous oubliez Emily Dickinson . . .

ELLE : — « Emily Dickinson, affamée de passion au jardin de son père est ce que nous avons eu de plus proche — affamée. » Voilà bien une brillante et brève conclusion de Williams . . . Mais lisez, lisez son livre . . . Peut-être constaterez-vous avec lui, comme moi, que l'Amérique souffre d'une terrible absence de contact à tous points de vue ; qu'en outre, l'origine de l'Amérique, c'est précisément l'Amérique, pas l'Europe ; que toutes les entreprises venues d'ailleurs ne pouvaient pas ne pas y avorter ; qu'il ne convenait pas d'y voir un appendice de l'Angleterre, une sorte de membre artificiel ficelé à un moignon européen, mais un monde en soi, entier, riche, généreux. Ah . . . ! j'en passe, et des meilleures ! Les nouveaux arrivants, multipliant leurs croisades, assénèrent au Nouveau-Monde les coups de bélier de conquêtes répétées. Ce va-et-vient des forces, cette éternelle agitation (au reste, constatez : l'Américain est toujours nomade . . .), ce « roulis » éloigne la connaissance — qui est extase, et que seule peut apprivoiser l'immobilité.

LUI : — Mouvement égalerait donc inachèvement ?

ELLE : — Évidemment. Dans tous les domaines. L'écrivain américain en finit-il avec sa quête d'identité ? Perpétuel recommencement de l'écriture. « Les mots ne sont pas permanents. » Parlons donc de mots, oui . . . Mais il faut aussi trouver des mots spécifiques, répondant à la nature même de l'Amérique-selon-Williams . . . Alors, *faire* des mots ? Ou les prendre d'où ils vien-

nent ? Les voler et faire semblant ? Ou bien libérer les mots, les refaire en neuf pour qu'ils soient nouveaux ? « Je vais me transformer en mot. Un grand mot unique. Une grande réunion. »

LUI : — Joyce l'a fait. Tout Irlandais qu'il fût. Joyce l'a fait : détruit ce que l'on nommait « littérature ». Transformé, du moins.

ELLE : — Oui. Joyce. Mais aveuglément sans doute. Sans méthode. Et Williams — en mieux. Comme il fallait. Il a pris la *responsabilité* du mot, la responsabilité de sa propre personne à travers le mot, la responsabilité de l'Amérique à travers sa personne. Vous voyez ? Du *Grain d'Amérique* au *Grand roman américain*, c'est de cela, précisément, qu'il s'agit.